

A black and white photograph capturing a moment of industrial labor on an oil rig. In the foreground, a worker's hands are seen gripping a large, cylindrical metal component, possibly a valve or part of a wellhead, which is being lowered or positioned. The worker is wearing a dark, short-sleeved shirt and heavy-duty work boots. In the background, another worker in a light-colored uniform and a hard hat stands near a large vertical pipe. The scene is filled with the complex machinery and structural elements of the rig, including pipes, ladders, and metal beams. The lighting is dramatic, with strong highlights and deep shadows, emphasizing the textures of the metal and the workers' clothing.

PEDRO MEYER

À L'OMBRE DU PÉTROLE

COLLECTION MIRAMAR

## COLLECTION MIRAMAR

Fort de plus de soixante années de parcours et d'un fonds dépassant le million d'images, Pedro Meyer entreprend de partager une diversité de récits qui accompagnent cette œuvre en perpétuelle évolution. Ces histoires reflètent non seulement son regard photographique, mais aussi une part essentielle de son engagement professionnel tout au long de sa carrière.

La collection Miramar constitue un ensemble rétrospectif et autobiographique, composé de plus de quarante et un volumes, qui retracent son évolution photographique depuis les années 1950 jusqu'à l'intégration de technologies récentes, telles que l'intelligence artificielle.

## À L'OMBRE DU PÉTROLE

Au cours des années quatre-vingt, marquées par le cinquantenaire de l'expropriation pétrolière, Pedro Meyer a parcouru la République mexicaine pour documenter le projet social de Petróleos Mexicanos (Pemex), capturant plus de 16 000 clichés. Par-delà les structures industrielles, ses images ont révélé le facteur humain qui faisait tourner ces engrenages. De ce travail est né *Los cohetes duraron todo el día* (« Les fusées ont duré toute la journée », 1987), un ouvrage censuré dont seuls quelques rares exemplaires — sur les 3 000 imprimés — sont restés entre les mains de l'auteur.

Près de quarante ans après cet épisode sombre, Meyer replonge dans ses archives photographiques pour redonner vie à ce projet. Accompagné d'un texte de l'historien Juan Miguel Zunzunegui, cet ouvrage invite à une réflexion sur les mythes de Pemex et sur la fusion entre la machinerie, la force de travail et la politique. Le projet renaît ainsi sous la forme d'un livre essentiel, qui vient éclairer le récit visuel et historique du Mexique.

### MENTIONS LÉGALES

**Fonds éditorial**  
Fondation Pedro Meyer, A.C.

**Coordination de la collection**  
Marisol Molina

**Éditeurs**  
Gerardo Montiel Klint  
Pedro Meyer  
Alexis Ortiz

**Coéditrice du livre**  
Ximena Zampayo

**Postproduction des images**  
Pedro Meyer  
Alexis Ortiz

**Textes par**  
Juan Miguel Zunzunegui  
Pedro Meyer

**Correction et révision linguistique**  
Teresa Martínez

**Direction éditoriale**  
Pablo Meyer

**Suivi d'impression**  
Manuel García

**Conception éditoriale**  
Alexis Ortiz  
Carlos Mendoza

**Assistants de production**  
Luz Pastén  
Sofía Aschentrupp

© Pedro Meyer, 2026  
[www.pedromeyer.com](http://www.pedromeyer.com)

Aucun élément du présent document ne peut être reproduit, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, analogique ou numérique, et à quelque fin que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable du titulaire des droits d'auteur ou de ses ayants droit.

Édité à Coyoacán, Mexico.  
Imprimé à Oaxaca, Mexique.

Collection Miramar  
ISBN : 978-607-29-7238-4

À l'ombre du pétrole  
ISBN : 979-8-9996765-8-0

Code QR donnant accès aux traductions disponibles en cinq langues : allemand, français, italien, chinois et japonais.

Au Dr Erich Fromm, de qui j'ai appris que « rien de ce qui est humain ne m'est étranger ».

---

## LE MYTHE SOMBRE DU RÉGIME

*par Juan Miguel Zunzunegui*

« Les hommes devinrent les victimes des mythes sans opposer de résistance. » — Ernst Cassirer

Tout régime issu d'une révolution construit sa propre version de l'histoire, centrée sur la glorification de ladite révolution. Avant elle, tout n'était que chaos et désolation, oppression et tyrannie ; après elle, l'avenir se dessine et les peuples peuvent enfin espérer. La révolution peut tout, elle purifie tout : par la force du récit, elle transmute des guerres civiles fratricides en jalons sublimes de l'histoire.

La révolution est le mythe du régime, le mensonge qu'il se raconte à lui-même, l'étendard qui justifie tout et ennoblit des idées ou des actions qui seraient jugées exécrables chez l'adversaire. Comme le disait Vladimir Lénine, la révolution est le seul paramètre de la morale : la fin qui justifie tous les moyens. Elle est la religion du révolutionnaire, et toute foi a besoin de mythes pour subsister.

Si la révolution est le mythe du régime, la justice sociale est le grand récit de toute révolution. Dans le cas spécifique du Mexique, le pétrole est devenu le symbole de cette justice sociale et, par conséquent, l'incarnation de toutes les valeurs et de tous les idéaux révolutionnaires.

Le problème est que la guerre civile mexicaine que nous appelons « révolution » a commencé sans le moindre idéal, si ce n'est celui de déloger le puissant du siège présidentiel pour y placer un autre. Il n'y avait pas d'autre bannière que celle de renverser et de voter, avec la naïveté du révolutionnaire amateur qui pense pouvoir soulever un peuple en armes pour ensuite lui demander de se rendre aux urnes.

Il n'y avait aucune cause sociale chez Madero, pas plus que chez Huerta ou Carranza. Les héritiers de la révolution, comme Obregón et Calles, l'ont construite au fur et à mesure. Les icônes et leaders populaires du conflit, Villa et Zapata, en avaient peut-être une, mais aucun d'entre eux n'a gagné cette prétendue révolution.

Au-delà des victoires et des défaites temporaires dans ce conflit fratricide, personne n'a brandi l'étendard de « l'or noir » au cours de la lutte. Cela ne figurait dans aucun des plans de cette révolution sans plan, qu'il s'agisse de San Luis, d'Ayala ou d'Agua Prieta. Cela ne faisait pas partie du « suffrage effectif, pas de réélection », et encore moins de « Terre et Liberté ».

Le pétrole n'était ni un moteur de la révolution, ni l'emblème d'un camp, car presque personne ne le connaissait dans le Mexique de 1910. Sa valeur n'était pas celle d'aujourd'hui et seuls quelques initiés en comprenaient la portée. Il y avait la pauvreté, mais pas la démocratie : telles sont les seules réalités derrière la révolution mexicaine. Et ni l'une ni l'autre n'avaient de lien avec le bitume (chapopote) de notre sous-sol.

Napoléon disait qu'il y a deux types de personnes dans les révolutions : ceux qui les font et ceux qui en profitent. Dans la Révolution française, ce fut Bonaparte ; dans la mexicaine, le général Lázaro Cárdenas. Sous son gouvernement, vingt-quatre ans après la chute de Porfirio Díaz et en plein milieu de deux guerres mondiales dont le vainqueur serait celui qui dominerait le pétrole, tout était différent. L'hydrocarbure qui abondait

dans les entrailles du Mexique devint le symbole parfait, la culmination du mythe, le triomphe définitif de la révolution.

Cárdenas a instauré le nationalisme révolutionnaire comme seule façon d'être un bon Mexicain, créant le mythe du « pétrole appartenant à tous les Mexicains » comme le mensonge fondamental et fondateur de ce nationalisme socialiste qui devint la colonne vertébrale du système. Rien ne domine mieux l'esprit humain que les mythes, et celui qui sait les manier dominera les peuples. Telle est l'histoire du Mexique et du mythe sombre du régime.

### **SANG NOIR MEXICAIN**

Notre sang noir fut à la fois une bénédiction et une malédiction. Il nous a donné un territoire qui transpire sa propre richesse, nous plaçant ainsi au centre de l'échiquier mondial et des passions humaines. La propriété de notre pétrole est un magnifique discours, mais nous n'en avons jamais rien fait de bon, si ce n'est soutenir des régimes corrompus et élaborer de belles rhétoriques.

Au Mexique, le prêtre Manuel Gil découvrit le pétrole en 1863, mais ne parvint pas à en faire un commerce. L'année suivante, Maximilien de Habsbourg fut le premier à accorder une concession pour l'extraction de pétrole de surface, mais il fut impossible de rivaliser avec les prix américains.

Le pays est devenu pétrolier sous le Porfiriato, d'abord en raffinant le pétrole américain, puis en exploitant le sien. Tout cela avec des technologies et des capitaux étrangers, car le Mexique de l'époque en était dépourvu. C'est ainsi que des entreprises anglaises, néerlandaises et américaines devinrent les premières compagnies pétrolières « mexicaines ». Peu à peu, l'Anglais Weetman Pearson, de la compagnie Águila Mexicana, devint le grand seigneur du pétrole national, ce qui ne plaisait ni à Rockefeller ni au président William Howard Taft. Ce dernier, n'ayant pas obtenu de concessions de la part de Porfirio Díaz en 1909, soutint le mouvement de Francisco I. Madero. C'est ainsi que commença une guerre civile sanglante ; au milieu du chaos, les entrepreneurs continuaient d'extraire le pétrole sans rien laisser en retour au Mexique ou aux Mexicains.

En 1917, entre deux batailles, nous nous sommes dotés d'une constitution établissant que toute richesse du sol et du sous-sol appartient à la nation, ce qui inclut, bien entendu, le pétrole. Cependant, le désordre persistant rendait pratiquement impossible l'application de ce précepte. En 1926, le pays était le deuxième producteur mondial. Entre cette date et 1937, juste avant l'expropriation, la production mondiale doubla dans un contexte de reconstruction après la Grande Guerre et de préparation pour la Seconde. Dans cette perspective, le gouvernement de Cárdenas, influencé par des idéologues staliniens et proche du régime soviétique, commença à voir le pétrole comme un butin capable de maintenir la dictature révolutionnaire qui avait succédé à celle de Díaz.

En 1935, le gouvernement favorisa la création du Syndicat des Travailleurs Pétroliers, qui commença à exiger des droits garantis par une convention collective. Les compagnies refusèrent, le syndicat appela à la grève, les mois passèrent sans solution.

Il fut établi en justice que les compagnies devaient 26 millions de pesos à leurs employés. Les entreprises se déclarèrent rebelles et, après des négociations aussi épuisantes qu'infructueuses, Lázaro Cárdenas prit la décision — qualifiée de terrible mais nécessaire et bénéfique par tous les discours officiels — d'exproprier les compagnies pétrolières.

Il est fort possible que le conglomérat parti-État-président — une autre mafia, en fin de compte —, créateur et contrôleur des syndicats, et doté d'une idéologie qui fait de l'entrepreneur l'ennemi et du président le défenseur du peuple victime, ait généré le conflit nécessaire pour permettre l'expropriation. Nous étions proprié-

taires théoriques du pétrole depuis 1917, et à partir de 1938, nous avons acquis par la force les outils pour l'extraire.

Le pétrole n'avait pas été une préoccupation populaire jusqu'alors. Certaines choses ne changent pas au Mexique : les sujets n'intéressent le peuple que lorsque le président en a besoin. Le peuple en savait très peu sur le pétrole, mais il était un symbole de souveraineté pour les présidents ; de Díaz à Calles, chaque fois que le gouvernement voulait exiger des impôts des compagnies américaines, il menaçait d'invasion, de révolution ou de renversement.

Comment Cárdenas a-t-il réussi ce que ni le puissant Díaz ni aucun de ses successeurs n'avait obtenu ? Comment a-t-il pu mettre au pas les compagnies étrangères ?

Nous avons cessé de dépendre de l'Espagne, mais nous avons toujours dépendu des États-Unis. Il est absurde de penser qu'en 1938, avec la guerre imminente et les Allemands convoitant nos hydrocarbures, Cárdenas ait pu prendre des décisions sans consulter ses voisins du Nord.

Dans son livre *La flama*, José Vasconcelos souligne que le décret d'expropriation fut soumis à l'examen des États-Unis avant d'être appliqué. De fait, personne, pas même le gouvernement mexicain, n'a autant bénéficié de l'expropriation que les entrepreneurs américains qui, une fois indemnisés, ont construit des raffineries de l'autre côté de la frontière avec cet argent.

Miguel Alemán Valdés, dans son texte *La vérité sur le pétrole au Mexique*, note que le gouvernement américain a favorisé les négociations entre les trusts et les autorités mexicaines. Résultat : alors que les entreprises anglo-néerlandaises (70 % du total) furent indemnisées à hauteur de 50 centimes par dollar d'actifs, les américaines (les 30 % restants) reçurent deux dollars pour chaque dollar d'actifs.

En d'autres termes, les entrepreneurs américains ont construit des raffineries avec l'argent de l'indemnisation versée par le Mexique, lequel avait négocié un prêt auprès de son voisin. Les entrepreneurs furent payés avec un argent qui devait être remboursé avec intérêts au gouvernement américain, et tout cet argent provenait, comme toujours, du peuple.

C'est-à-dire que le peuple a payé très cher pour que les entrepreneurs américains construisent des raffineries chez eux, afin d'y réaliser le processus qui se faisait auparavant au Mexique. Voilà ce que fut l'expropriation : un symbole coûteux et une décision de plus qui ne nous appartenait pas tout à fait.

Pour couronner le tout, dès 1940, Cárdenas se plaignait déjà de l'avarice du syndicat, bien supérieure à celle des entreprises étrangères. Le président leur demandait de supprimer les postes inutiles, de réviser les salaires et d'augmenter la productivité. Rien de tout cela n'arriva. En 1938, on comptait 18 000 travailleurs pétroliers ; en 1940, ils étaient déjà 22 000, alors que la production baissait.

Le pétrole appartenait désormais à « tous les Mexicains » selon le dogme, mais l'expropriation n'a pas mis fin aux contrats avec les entreprises étrangères ; il aurait été impossible de fonctionner sans elles. En 1946, le syndicat obtint 2 % de la valeur des contrats entre la Pemex et les compagnies privées. Avec ces nouveaux gains, les travailleurs syndiqués commencèrent à se transformer en entrepreneurs fournissant des services à la Pemex.

Depuis lors, l'entreprise d'État possède des hôtels, des centres de vacances, des gymnases, des cliniques...

tout cela financé par l'argent du pétrole qui appartient « à tous », mais dont les bénéfices restent captés par le syndicat, qui possède des actifs de plus d'un milliard de dollars non partagés avec la nation.

### **SÉCHERESSE MEXICAINE**

Milton Friedman disait que si l'on confiait la gestion du désert du Sahara à un gouvernement, il y aurait une pénurie de sable en cinq ans. Cela semble exagéré, mais le gouvernement mexicain a prouvé que c'était vrai. En 1938, il a pris la gestion du pétrole d'un pays qui fut l'une des principales sources mondiales et, quelques années plus tard, la pénurie était déjà annoncée.

Au-delà des problèmes techniques, l'entreprise n'était pas productive car elle ne cherchait pas à l'être. Entre 1938 et 1973, les opérations de la Pemex se concentraient sur les contrats avec des entreprises étrangères ou appartenant aux travailleurs, générant des commissions et des surcoûts pour tous. La corruption était telle et le prix du baril si bas qu'il n'était tout simplement pas rentable d'extraire le brut. Il était moins cher de l'importer des États-Unis via des opérations qui nourrissaient également la corruption. Cependant, en 1973, les pays arabes déclarèrent un embargo. Un an plus tard, le baril passait de 2,50 à 12 dollars. L'extraction devint alors rentable malgré la corruption. Le Mexique a bénéficié des circonstances mondiales, du hasard, mais pas d'une planification.

Le hasard a voulu qu'au moment où le pétrole était cher, nous découvrions le gisement géant de Cantarell. Ou plutôt, on annonça la découverte de ce que l'on connaissait déjà mais que l'on n'exploitait pas car ce n'était pas nécessaire. Dans les années 70, les Mexicains apprirent que le pays « nageait dans le pétrole ». Le président López Portillo lança alors sa célèbre phrase, devenue une dérision avec le temps : le défi du futur était « d'apprendre à administrer l'abondance ». Par chance, nous étions riches.

Et il nous est arrivé ce qui arrive à tout héritier. La richesse reçue n'est pas gérée, elle est dilapidée. La seule façon d'apprendre à gérer la richesse est de la générer par le travail. Mais le régime vit depuis plus de cent ans sur le mythe et sur une ressource qui n'est pas inépuisable.

Cárdenas est mort quelques années avant le boom des années 70. Avant de s'éteindre, il était conscient du monstre qu'il avait créé : « Vingt milliards de pesos de l'industrie pétrolière ont été gaspillés. Combien de choses auraient pu être faites pour le pays avec une telle somme. C'est un stigmate pour les Mexicains qui ont fraudé la nation, comme le firent les compagnies étrangères. » Trois décennies après l'expropriation, Cárdenas savait que ce pétrole n'avait jamais appartenu au peuple, mais à la mafia surgie autour de notre or noir.

Mais le train était lancé. Le pétrole constituait déjà la colonne vertébrale du discours nationaliste fondé sur le mythe selon lequel seuls les étrangers pouvaient nuire à notre nation. Les rares Mexicains propriétaires du pétrole depuis 1938 se sont chargés de prouver le contraire.

À l'avenir, les énergies ne viendront pas de la géographie, mais du cerveau. Les ressources d'aujourd'hui dépendent du sort géographique, celles de demain dépendent de la science, de la technologie et de la créativité. Tout cela est à la portée de ceux qui investissent dans ces domaines. Pour l'instant, au contraire, on s'accroche à des idéologies du XIXe siècle et à des nationalismes anachroniques qui fondent la souveraineté sur une ressource sale, destructrice et non renouvelable, qui nous a été donnée par la chance et non par le talent.

Le pétrole n'a jamais profité à tous les Mexicains. Un siècle plus tard, rien de bon n'en est sorti. Il n'a été que le mythe sombre du régime.

## C'ÉTAIT LORS D'UN 50<sup>ème</sup> ANNIVERSAIRE

*par Pedro Meyer*

*Texte publié dans la première édition.*

Réaliser cet essai photographique pour la Pemex, à l'occasion du cinquantenaire de l'expropriation pétrolière, aurait pu s'envisager selon diverses approches conceptuelles. La première, et apparemment la plus évidente, consistait en un parcours visuel à travers ses impressionnantes installations physiques, comme témoignage du chemin parcouru en cinquante ans. Mais en quoi de telles usines pétrochimiques, oléoducs, puits de forage ou plateformes marines diffèrent-ils de ceux de leur genre ailleurs dans le monde ? La réponse est simple : en rien. Essentiellement, les équipements et les processus de production sont similaires sous toutes les latitudes. L'idée de prendre pour thème central la splendeur des installations, en tant qu'actifs fixes — et en pleine couleur — fut donc écartée.

En continuant à nous interroger sur les angles possibles pour cet essai, la réalité elle-même nous a suggéré la réponse : le sujet devait refléter le peuple lui-même, c'est-à-dire les travailleurs du pétrole qui constituent l'entreprise. Les installations ne seraient présentes que comme cadre environnemental. Et au sein de celles-ci, ces hommes, ces femmes et ces enfants cherchent à atteindre leurs objectifs personnels et insufflent à l'entreprise leurs propres valeurs culturelles, lui conférant ainsi son essence et sa condition mexicaines.

Nous en avons conclu que ce concept refléterait mieux que tout autre ce qui distingue la Pemex de toute autre compagnie pétrolière : cette « culture » se manifeste, par exemple, dans la manière dont les pétroliers travaillent, jouent, mangent, vont et viennent du travail, interagissent avec l'écologie ou les animaux domestiques, s'habillent, décoorent leurs foyers, éduquent leurs enfants, vivent leur deuil ou leur religion ; bref, tout ce qui compose leur vie quotidienne. Comme le notait Octavio Paz : « bien que la langue et la religion, les institutions politiques et la culture du pays soient occidentales, il y a un versant du Mexique qui regarde vers l'autre côté : le côté indien. Nous sommes un peuple entre deux civilisations et entre deux passés ».

Pour des raisons évidentes, il était indispensable d'entrelacer la mémoire de l'épopée émouvante de l'expropriation avec la vie contemporaine de *Petróleos Mexicanos*. Pour ce faire, nous avons eu la chance de pouvoir compter sur des centaines de retraités venus témoigner de leur vécu à cette époque. Les inclure tous aurait dépassé la structure de ce projet. Face à cette inévitable limitation, nous n'avons pu choisir que de manière aléatoire et circonstancielle quelques compagnons retraités qui, de façon symbolique, parleraient pour tous. Le récit de leurs expériences personnelles enrichit singulièrement cet essai et donne une perspective à tout ce qui a été accompli jusqu'à présent.

J'ai vite découvert que l'univers de la Pemex n'était pas seulement représenté par les travailleurs directement liés à l'extraction de « l'or noir » ; le pétrolier, c'est aussi l'employé de bureau, le pompier, le pilote d'hélicoptère, le cuisinier sur une plateforme, le plongeur, le médecin, le soudeur ou l'institutrice, ainsi que toutes les personnes qui servent cette industrie depuis sa périphérie : l'entrepreneur, le chauffeur de camion-citerne, le cordonnier ou le tailleur, le marchand de glaces, le paysan ou le pêcheur de la région. Pour moi, chacun d'entre eux et leurs familles sont aussi, d'une certaine manière, des pétroliers.

Je dois souligner, par honnêteté, que pour la réalisation de ce projet, on ne m'a jamais limité à photographier ceci ou cela ; il n'y eut ni zones interdites ni secteurs hors limites. J'ai eu libre accès à tous les lieux où je souhaitais me trouver, à l'heure de mon choix. L'édition des images a également bénéficié d'une ouverture d'esprit rare pour nous photographes, habitués à voir nos images censurées ou altérées pour répondre aux critères éditoriaux de l'employeur. Ici, le respect de la liberté créative de l'auteur a été total. Consigner ce respect dans ces lignes est l'une des plus grandes satisfactions — et responsabilités — de ma carrière professionnelle. Par conséquent, toute erreur ou omission n'est imputable qu'à mes propres limites.

Un projet de cette nature n'aurait pu voir le jour sans la coopération et la patience des personnes qui ont accepté d'être photographiées. La plupart l'ont fait en pleine conscience de leur participation. J'ai tenté, autant que ma sensibilité le permettait, de leur rester fidèle en les représentant avec la dignité qu'elles méritent. À tous, j'exprime ici ma gratitude. Mon plus grand souhait serait qu'ils considèrent ce livre comme le leur.

Bien que l'acte photographique soit solitaire par nature, tout ce qui l'entoure — logistique, entretiens, laboratoire, édition, conception — est le fruit d'un vaste travail d'équipe. Il m'est impossible d'énumérer tous ceux que je devrais remercier ; l'espace m'oblige à n'en mentionner que quelques-uns.

L'enthousiasme et le soutien indéfectible de Francisco Casanova Álvarez et Carlos Landeros Gallegos, qui m'ont accordé une confiance totale, méritent plus qu'un simple merci : une profonde reconnaissance. Adolfo Ruiz Moreno a été un allié permanent et précieux, ne ménageant aucun effort pour que le vaste réseau de la Pemex soutienne ce projet. À mes assistants et amis Fernando Blanco, Germán Hernández Cruz, Roberto Isa, Carlos Bonastre, Gabriel Ordóñez, Pablo Cabado et, tout particulièrement, Alberto García Ruiz, je dois une immense gratitude pour avoir toujours allégé ma charge avec le sourire et pour leurs conseils avisés. À Manuel Rocha, merci pour son dévouement inlassable au laboratoire, où environ vingt mille négatifs ont été traités sans la moindre erreur. Les entretiens avec les retraités ont été menés par Rodolfo Vizcayno, Iluminada Cervantes et principalement Leonor Lara de la Fuente ; je les remercie infiniment d'avoir sauvé ces précieux témoignages.

L'édition des images est toujours l'une des tâches les plus délicates. Nous avons décanté vingt mille clichés pour arriver aux cent soixante-neuf sélectionnés, organisés pour former un tout cohérent. Pour cela, Pablo Ortiz Monasterio a apporté, dès le début, son oreille attentive et le meilleur de lui-même. La conception graphique a été confiée à Pablo Meyer, que j'admire pour son sérieux professionnel au-delà de nos liens familiaux. Le suivi éditorial est dû à Pablo Ortiz Monasterio et Artemio Vargas Arrazola. Ma gratitude permanente va également à Guillermo Mora Vásquez, sans qui ce projet n'aurait jamais existé. Merci à Graciela pour son inspiration.

Enfin, je prends la liberté de partager une expérience personnelle intimement liée à la période commémorée. Il se trouve que ma famille a été autorisée à émigrer au Mexique depuis l'Espagne — à cause de la guerre civile — peu avant l'expropriation pétrolière. J'avais deux ans et, avec mes parents, j'ai reçu la nationalité mexicaine quelques années plus tard. Tout cela a été possible grâce à la politique de Lázaro Cárdenas, qui a permis à ma famille de trouver une nouvelle patrie offrant sécurité et espoir, comme pour des milliers de réfugiés fuyant la guerre ou l'Holocauste. En conséquence, je suis envahi par un sentiment de gratitude très intime envers cet homme qui nous a donné l'opportunité de sentir que cette richesse nationale est aujourd'hui nôtre.

Coyoacán, 18 mars 1988. À mes parents, in memoriam.

## QU'EST-IL ADVENU DE L'AUTRE ÉDITION ?

*par Pedro Meyer*

Par un jour pluvieux de septembre 1988, le président élu Carlos Salinas de Gortari nomma Víctor Flores Olea à la tête du Conseil National pour la Culture et les Arts (Conaculta). Ce dernier m'invita à un petit-déjeuner, en compagnie de ses collaborateurs, afin que je présente à Salinas de Gortari mon livre *Los cohetes duraron todo el día* (« Les fusées ont duré toute la journée »), qui venait à peine de sortir de presse. Le futur président le feuilleta d'un air distrait et en fit l'éloge, comme l'aurait fait n'importe quel autre homme politique.

Pourtant, je n'étais pas préparé à ce qui allait suivre : sur les cinq mille exemplaires que comptait l'édition, quatre mille huit cents disparurent du jour au lendemain. Les deux cents exemplaires restants étaient en ma possession, comme le stipulait mon contrat.

Pourquoi une telle chose s'est-elle produite ? Il n'existe aucune donnée permettant d'étayer ou de confirmer une explication. Néanmoins, cet événement m'a conduit à mes propres conclusions. L'ouvrage était dédié au général Lázaro Cárdenas, dont la simple mention suffisait à enflammer la sphère politique de l'époque. Rappelons que l'ex-président était le père de Cuauhtémoc Cárdenas, l'adversaire de Salinas de Gortari et celui qui, vraisemblablement, avait obtenu le plus grand nombre de voix lors de ces élections. Par conséquent, la solution la plus simple consistait à faire disparaître tout le tirage pour s'épargner des conversations embarrassantes. Je n'ai jamais su qui avait donné l'ordre. Il ne resta aucune trace, aucun vestige d'une telle instruction. La seule certitude, c'est que les livres se sont volatilisés comme par enchantement.

Dans la presse, on ne trouva aucune critique, aucune recension de l'ouvrage. Il faut se souvenir qu'à cette époque, la Pemex utilisait une partie de ses ressources pour exercer un contrôle sur les médias ; personne n'aurait osé mentionner, même du bout des lèvres, le livre ou les exemplaires disparus. De même, une exposition des photographies de l'œuvre avait été programmée au Palais des Beaux-Arts, mais celles-ci s'évaporerent sans laisser de trace.

Par chance, j'ai conservé tout le matériel pour pouvoir un jour — aujourd'hui précisément — partager une vision humaine de la survie de la Pemex : une entreprise aussi complexe et pétrie de contradictions que le pays dont elle est issue.

## LE « CHARRITO PEMEX » *par Pedro Meyer*

Le « Charrito Pemex » est bien plus qu'un simple logotype ; c'est l'emblème d'une époque, un symbole du nationalisme mexicain né entre la fumée des moteurs et l'odeur du pétrole brut. Son origine remonte à 1938, lorsque le président Lázaro Cárdenas prit une décision qui allait changer le cours de l'histoire : l'expropriation pétrolière. Pour la première fois, le Mexique se proclamait maître de ses richesses souterraines. Il lui fallait alors un visage, une icône capable de porter ce message dans chaque recoin du pays, du modeste atelier mécanique jusqu'au cœur du peuple.

Avec son large chapeau, sa moustache fière et sa tenue traditionnelle, le charro était l'incarnation idéale du « Mexique profond » : travailleur, robuste et digne. C'est ainsi qu'est apparue cette figure souriante et sereine, qui ne vendait pas seulement de la graisse ou des lubrifiants, mais une idée : celle d'un pays avançant par ses propres moyens, un pays capable de regarder l'avenir sans crainte. Álvaro Sánchez Otelo, originaire de Salamanca dans le Guanajuato, prêta ses traits à ce personnage lors d'événements promotionnels, dans les stations-service et lors des défilés commémoratifs du 18 mars, jour anniversaire de l'expropriation. Plus qu'une image de marque, il devint une figure familière, quelqu'un qui vous regardait droit dans les yeux pour vous dire : « Voici ton pays, il travaille pour toi ».

Durant les années quarante et cinquante, le « Charrito Pemex » était omniprésent. Garages et stations exposaient fièrement ces bidons métalliques qui, au-delà de leur utilité, portaient un air de souveraineté. Chacun d'eux rappelait que le Mexique se mouvait grâce à ce qui lui appartenait, grâce à son propre sang noir.

Mais les temps ont changé. Sous la poussée de la modernité des années soixante et soixante-dix, le petit charro fut évincé. D'abord par le « colimaçon », un symbole plus abstrait, puis par « l'aigle vert », plus corporatif et austère.

La nostalgie a fini par s'installer. Le « Charrito Pemex » a disparu des produits, mais il est resté gravé dans la mémoire collective, logé dans un coin des souvenirs d'une génération comme la mienne, qui a grandi en le voyant comme un ami silencieux du quotidien. On raconte qu'Álvaro finit ses jours loin des projecteurs de la publicité, vivant de la mendicité à Mexico — comme en témoignent les photographies publiées ici — jusqu'à son décès vers 1990.

Aujourd'hui, le « Charrito Pemex » est un objet de collection, une pièce rare qui réveille l'écho de ce nationalisme promettant richesse, travail et souveraineté. Plus qu'une image, ce fut un « conte visuel », le symbole d'un Mexique qui rêvait en grand, qui osait croire qu'il pouvait tenir debout sur son propre pétrole. Et bien que le temps l'ait effacé des rayons, il demeure intact dans l'histoire, comme un rappel de ces jours où le pays a plongé son regard sous la terre pour s'imaginer maître de son destin.

## PAROLES DE RETRAITÉS...

« Pendant les jours qui ont précédé l'expropriation, nous étions en assemblée permanente. Chaque fois qu'il y avait des nouvelles du comité exécutif national, nous lancions des fusées pour appeler les gens et leur lire les derniers télégrammes. Le 18 mars 1938, les nouvelles étaient si nombreuses que les fusées ont duré toute la journée. »

— **Florencio Arévalo, 70 ans**

« Notre gouvernement, c'est-à-dire le général Lázaro Cárdenas, nous a demandé si nous étions prêts à le soutenir. Comment ne pas l'être, s'il fallait défendre la richesse de notre pays ? »

— **Eduardo Díaz, 70 ans**

« Le général Lázaro Cárdenas a dit, lors de sa visite à Las Choapas, en contemplant son buste sur un piédestal : „Enlevez-moi ça et jetez-le à la rivière, je ne suis pas encore mort !“ »

— **Daniel Álvarez, 70 ans**

« Les premières années après l'expropriation furent marquées par de grandes privations. On ne pouvait pas jeter les rouleaux de papier des calculatrices ; on les utilisait des deux côtés. On raboutait aussi les petits bouts de crayons pour en faire un seul. Cette situation a duré environ cinq ans. »

— **Irineo Gallegos, 73 ans**

« On a entendu le bruit d'une machine à écrire et on est entrés. Il y avait là deux gringos. On leur a dit : „Vous sortez ! Maintenant, c'est nous qui commandons ici !“ »

— **Marcelino Sánchez, 70 ans**

« Les chefs étrangers ne restaient pas longtemps à leurs postes, peut-être pour éviter qu'ils ne deviennent trop familiers avec les ouvriers. M. King, un Texan qui était chef du personnel à El Plan, est celui qui est resté le plus longtemps. Pour d'autres, comme M. Chaboust, ça s'est très mal fini. Il a été tué par „El Colorado“, un homme qui figurait sur la „liste noire“ (bola negra), car un jour M. Chaboust lui avait dit : „Que ta famille mange de la merde, mais moi, je ne te donne pas de travail.“ »

— **Vicente Paredes, 74 ans**

« On nous donnait quinze minutes, montre en main, pour manger. Comme nous étions sur le terrain, le temps d'apporter la gamelle, c'était déjà fini. »

— **J. Carmen Rueda Solís, 82 ans**

« En partant en exploration, chacun gérait sa propre nourriture. La première fois, nous sommes tombés à court de vivres au bout de quinze jours. Nous avons passé les quinze jours suivants à manger des zapotes sauvages et à boire de l'eau. »

— **Gonzalo Lezama Balcázar, 76 ans**

« C'est nous qui avons maintenu l'industrie à flot en faisant des miracles, car il n'y avait plus de pièces de rechange. »

— **Eduardo Bolaina, 76 ans**

« Nous étions quatre-vingt-dix hommes à porter tout le matériel à dos d'homme, avec de simples sangles de portage (mecapal). Comment pouvions-nous nous défendre alors que nous ne savions rien ? Nous étions comme des enfants. »

— **Fernando Piedra Torres, 77 ans**

« Ce Burroughs était très arrogant. C'était le chef de l'atelier et il aimait beaucoup boire. Il arrivait au travail dans cet état et maltraitait les gens. Mais un jour, en descendant du convoi (Calamazo), quelqu'un lui a tranché la tête d'un coup de machette. »

— **Eusebio Pérez González, 72 ans**

« Mon père travaillait dans la plantation de caoutchouc Rubio en 1905. Nous sommes allés à El Chapo pour voir un puits de pétrole. En arrivant, j'ai soudain vu un jet d'eau noire jaillir du fond de la terre avec la force de mille démons. »

— **Viriato Da Silveira, 90 ans**

« Si on manquait de respect à un gringo, on était aussitôt inscrit sur la „liste noire“ et signalé dans tous les camps. Certains camarades, pour pouvoir travailler ailleurs, devaient changer de nom, car on ne demandait que l'âge et l'origine, sans jamais exiger de photo. »

— **Rubén Ramírez, 68 ans**

« Nous avons quelque chose de très grand à ce moment-là. Nous avons l'espoir. »

— **Ismael Maldonado, 68 ans**

« Lors de la première grève, nous avons gagné le droit au repos. Avant, on travaillait six jours et on ne nous payait que cela. On ne rêvait même pas de vacances. »

— **Ernesto Sosa Fuentes, 80 ans**

« C'est une grande fierté pour moi de savoir que mon fils, comme moi, profite de sa retraite de Petróleos Mexicanos. Quand il est né, en 1934, nous venions de traverser une dure grève contre les compagnies étrangères qui refusaient de nous accorder les améliorations sociales dont mon fils a bénéficié plus tard. »

— **Jesús Castellanos, 83 ans, avec son fils José, 53 ans**

« Même à l'époque des compagnies étrangères, nous avons toujours été responsables dans notre travail. C'est pourquoi, lors de l'expropriation, quand nous avons reçu les premiers ingénieurs mexicains, ils ont commencé à nous respecter et à nous donner notre place. »

— **Eleazar Córdoba, 72 ans**

« Je suis parti d'Ixtepec, Oaxaca, en 1914, avec un groupe de volontaires, car on nous avait parlé de l'invasion de Veracruz. Quand ma compagnie est repartie, je suis resté à Minatitlán. Un gringo de la compagnie El Águila a vu mon épée et m'a fait signe d'approcher. Il m'a demandé : „D'où viens-tu ?“. Je lui ai répondu : „Je viens de traverser la sierra pour chasser les gringos de Veracruz“. »

— **Fernando Piedra Torres, 77 ans**

« Le comité de grève m'avait dit : „Surveille que personne n'entre dans les ateliers“. Le premier arrivé le matin fut un gringo très brave qui m'avait aidé à obtenir mon poste fixe. C'est lui que j'ai arrêté le premier. „Vous ne pouvez pas entrer, lui ai-je dit. Vous ne voyez pas que nous sommes en grève ?“ »

— **Eugenio Banda, 79 ans**

« Après l'expropriation, l'industrie a subi un boycott féroce de la part des compagnies étrangères. On ne trouvait ni pièces ni matériaux, il fallait être ingénieur et souvent risquer sa vie. Une fois, nous avons transporté 220 tonnes de dynamite jusqu'à Las Choapas. Nous naviguions de nuit et, par temps clair, nous voyions avec effroi les périscopes des sous-marins au loin. »

— **Erasmus Valdez, 92 ans**

« Quand les gringos sont partis, ceux qui savaient ont appris aux autres. Dans les bureaux, on a commencé à former les gens du syndicat, mais désormais, les choses ne se faisaient plus en anglais. »

— **Antonio Sánchez López, 80 ans**

« Lors de l'expropriation, j'ai vu pleurer M. Karrington, un ingénieur hollandais responsable des stations de compression à El Plan. Ce n'étaient pas des larmes de colère, mais de tristesse car, comme beaucoup d'autres étrangers, il s'était attaché au Mexique. »

— **Ernesto Sosa Fuentes, 80 ans**

---

## NOTICES BIOGRAPHIQUES

### **Pedro Meyer**

Dès son plus jeune âge, il aspire à devenir photographe. En l'absence d'écoles formelles, il se forme en autodidacte. Son parcours est une exploration constante entre technologie et narration visuelle. Fondateur du Grupo Arte Fotográfico, il a impulsé les premiers Colloques Latino-américains et a créé le Conseil Mexicain de Photographie. Plus tard, il développe ZoneZero, le premier site internet dédié à la photographie, où il a publié les œuvres de plus de 1 500 auteurs. Pionnier avec Je photographie pour me souvenir (Fotografía para recordar), le premier CD-ROM de photographie, sa rétrospective Hérésies (Herejías) a été présentée dans plus de 60 musées à travers 17 pays. On lui doit également la Fondation Pedro Meyer et le Foto Museo Cuatro Caminos. Depuis 2020, il se consacre à la collection Miramar, une série de plus de quarante ouvrages qui rassemblent six décennies de travail et proposent une réflexion sur l'image, la mémoire et la vie en ces temps de transformation constante.

### **Gerardo Montiel Klint**

Né à Mexico en 1968. Designer industriel, photographe, professeur et chroniqueur. Il s'intéresse particulièrement à la confrontation de l'image photographique en tant que phénomène de transition idéologique et à ses répercussions sur l'imaginaire collectif. Il a été conseiller pour la revue EXIT (Espagne), la Getty Foundation et le Museum of Photographic Arts de San Diego, en Californie, ainsi que membre du conseil consultatif de la revue Alquimia (Système National de Photothèques, Mexique). Sa carrière, résolument tournée vers l'image, englobe des expositions de ses œuvres, du commissariat d'exposition, du conseil auprès de musées et diverses publications. Photo : Alfredo de Stéfano

### **Juan Miguel Zunzunegui**

Né à Mexico en 1975. Formé en humanités, communication et philosophie, il est un historien et universitaire influent. Il se distingue par sa critique de la « légende noire » antiespagnole et sa réinterprétation du passé mexicain, défendant la valeur du métissage comme synthèse culturelle. À travers ses nombreux ouvrages et conférences, il a su remettre en question les récits historiques officiels en proposant des perspectives alternatives visant à dépasser les traumatismes historiques liés à la Conquête, s'imposant ainsi comme une référence de la vulgarisation historique nationale.

### **Alexis Ortiz**

Artiste visuel multidisciplinaire dont la pratique se concentre sur l'étude de la perception, de l'imaginaire, de la mémoire, du territoire, de l'identité et des notions d'espace-temps. Ces axes centraux lui permettent de créer des récits qui questionnent nos modes de construction du réel. Son œuvre a été exposée dans divers espaces et formats, allant de la photographie au vidéo-art, en passant par la vidéo-installation, la musique, la rédaction de textes et la poésie — des disciplines avec lesquelles il explore les intersections entre l'humain, le technologique et le naturel. Il collabore actuellement avec Pedro Meyer en tant que designer éditorial et éditeur de la collection de livres Miramar, tout en étant responsable du commissariat et de la muséographie à la Galerie Pedro Meyer.

## **Ximena Zampayo**

Elle a étudié les arts visuels à la Faculté d'Arts et de Design de l'UNAM. Elle appartient à une nouvelle génération de créateurs visuels explorant la transformation constante de l'image comme moyen d'expression. À travers son travail, elle projette une vision du monde empathique et dynamique, tel un kaléidoscope en perpétuel changement. Elle est actuellement assistante de Pedro Meyer et éditrice de plusieurs ouvrages de la collection Miramar.

---

### **AUTRES TITRES DE LA COLLECTION MIRAMAR**

- Algoritmos (Algorithmes)
- Autorretratos (Autoportraits)
- Avándaro
- Colonia Ajusco
- Cuba, tomes I et II
- Del aquí al más allá (D'ici à l'au-delà)
- Durante el 68 (Pendant l'année 68)
- El Teatro Universal (Le Théâtre Universel)
- Fotografío para recordar (Je photographie pour me souvenir)
- Huejutla y otros pueblos (Huejutla et autres villages)
- Ixtlilco El Grande
- La Mixteca
- Las Truchas, Ciudad Lázaro Cárdenas
- Testimonios sandinistas (Témoignages sandinistes), tomes I et II
- Un Ecuador, tomes I et II
- Virgilio
- Yuma

Et 23 autres titres en cours de préparation.

---

Pour obtenir plus d'informations sur les titres de la collection Miramar, veuillez scanner le code QR.

<https://pedromeyer.com/es/miramar/>

Nous remercions tous ceux qui ont collaboré à cette collection :



## NOTES DE L'AUTEUR

Une précision nécessaire : toutes les coquilles présentes dans cette édition relèvent de mon entière responsabilité. Je suis conscient de ne pas disposer de tous les outils pour éviter chaque erreur, mais le désir de voir ces livres publiés est plus fort que le risque de se tromper. J'espère, cher lecteur, votre compréhension face à cet équilibre délicat entre la perfection et la meilleure tentative possible.

J'exprime ma gratitude à Ricardo « Tapir » Maldonado, Ricardo « REO » Espinosa, Gilberto Chen, Sergio Toledo et Pablo Aguinaco pour leurs commentaires sensibles et toujours lucides, qui ont contribué à enrichir cette seconde édition.

La Fondation Pedro Meyer, A.C. soutient la protection des droits d'auteur. Ceux-ci stimulent la créativité, défendent la diversité des idées et des connaissances, promeuvent la libre expression et favorisent une culture vivante.

Merci d'avoir fait l'acquisition d'une édition autorisée de cet ouvrage et de respecter les lois sur le droit d'auteur. Ce faisant, vous contribuez au soutien des auteurs et des créateurs, permettant ainsi à la Fondation de continuer à promouvoir des œuvres culturelles.

La grande majorité des photographies contenues dans ce livre sont l'œuvre de Pedro Meyer.

L'impression de cet ouvrage a été achevée au mois de février 2026 dans les ateliers de  
Repro.Gráfika, S.C., à Santa María del Tule, Oaxaca, Mexique.

© À l'ombre du pétrole - Version actualisée, Pedro Meyer  
Première édition, 2026

La présente édition comprend 200 exemplaires numérotés de la série classique, 50 exemplaires de la série galerie et 50 exemplaires de la série collectionneur.

EXEMPLAIRE \_\_\_\_\_



PEDRO MEYER